

L'ancien et le nouveau *Tambours sur la digue*

Michel Vaïs

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2000). Compte rendu de [L'ancien et le nouveau : *Tambours sur la digue*]. *Jeu*, (95), 148–150.

L'ancien et le nouveau

Sur les affiches et dans le programme, le sous-titre dit : « Sous forme de pièce ancienne pour marionnettes jouée par des acteurs. » Et il est vrai que le spectacle repose essentiellement sur la conjugaison de deux grandes forces motrices : une pièce ancienne d'une part, une technique nouvelle d'autre part. D'abord, une histoire, une belle histoire aux accents de fable brechtienne, c'est-à-dire paraissant vraie parce que forgée à partir de vieilles légendes communes à plusieurs pays. Ensuite, une idée brillante, souvent évoquée (voir Craig ou Artaud), mais jamais menée jusqu'au bout comme ici, ni avec une telle maestria : celle de faire jouer des comédiens comme des marionnettes.

La fable est la suivante : dans un pays d'Asie non nommé, des inondations soudaines forcent les autorités à prendre une décision cruelle. En fait, ils se trouvent devant un dilemme. Le Seigneur Khang ne sait s'il doit ordonner d'ouvrir la grande digue d'un fleuve pour sauver la ville, ou alors inonder la campagne. « Soit on inonde écoles, théâtres, artisans, soit comptoirs, fabriques, chantiers. » Il demande que l'on amène devant lui Baï Ju avec ses marionnettes, pour l'aider à réfléchir. Son neveu Hun, lui, n'a pas ces états d'âme. À ses yeux, c'est évidemment la campagne qu'il faut sacrifier. Les cent mille culs-terreux qui y vivent ne valent pas les richesses de la ville. Mais voilà que le Grand Intendant n'est pas d'accord. Il a lui-même un domaine à la campagne.

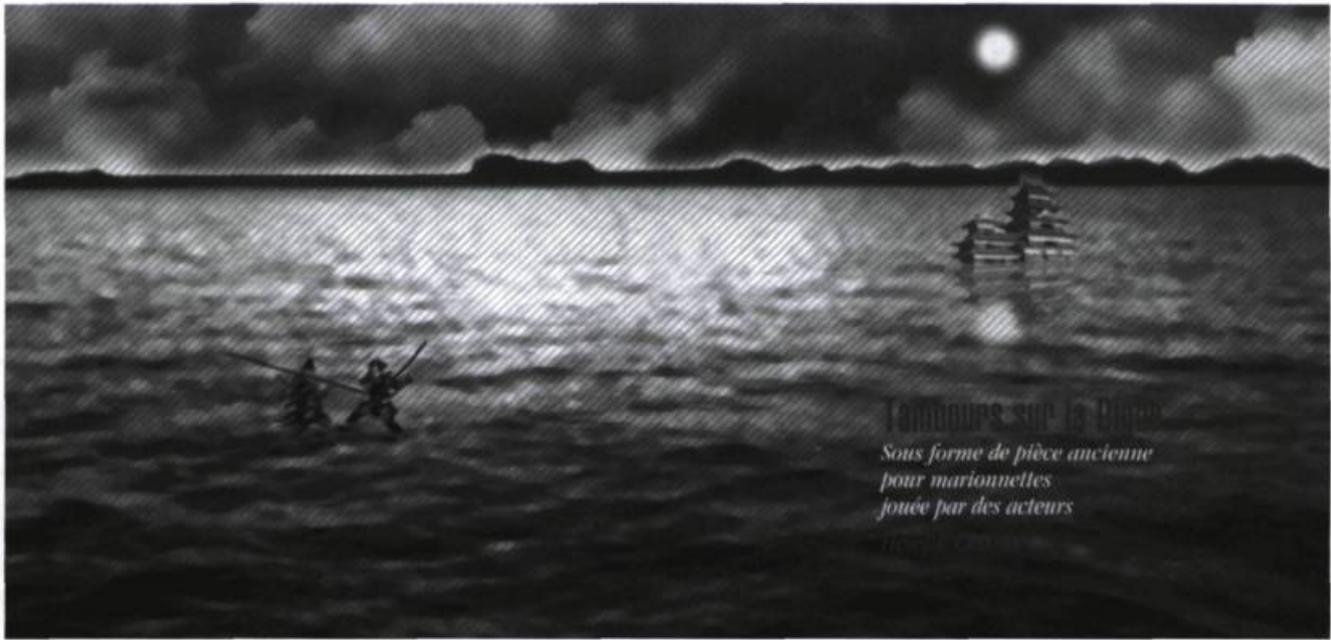
Le Seigneur est torturé. Comment faire le bon choix ? S'abandonnant à la pensée magique, il espère que tout se réglera pendant son sommeil... et s'en va dormir. Le Chancelier, qui se dit ni aveugle ni sénile, se rend compte que le Grand Intendant, l'Architecte, tous les conseillers du Seigneur se sont aussi défilés. On le laisse seul avec le Destin. En proie aux remords, l'Architecte pense à se suicider. Sa femme l'en empêche et lui donne du courage. Voyant que la digue a été ouverte, il crie pour donner l'alerte aux paysans, qui risquent la mort en grand nombre. Mais les conjurés à la solde de Hun le tuent, pendant que, dans la campagne, on s'organise pour colmater la brèche. Les tambours servent à sonner l'alarme. En un magnifique ensemble, des douzaines de paysans frappent tambours et gongs pour avertir la population que l'eau monte par le nord, ou par le sud, inondant telle ou telle région. Cette superbe démonstration de percussions coréennes, qui arrive vers la fin du spectacle, avait été précédée d'une « répétition générale » par les paysans, avant l'entracte.

Un jeu stupéfiant

Les acteurs interprétant les personnages sont toujours portés par des manipulateurs en noir, cagoulés, qui les tiennent comme des marionnettes à taille humaine. À l'exception de deux jeunes gens amoureux, les personnages ont tous le visage recouvert

Tambours sur la digue

PIÈCE D'HELENE CIXOUS. MISE EN SCÈNE : ARIANE MNOUCHKINE ; MUSIQUE : JEAN-JACQUES LEMÊTRE ; DÉCOR : GUY CLAUDE FRANÇOIS ; SOIES : YSABEL DE MAISONNEUVE ET DIDIER MARTIN ; COSTUMES : MARIE-HELENE BOUVET, NATHALIE THOMAS, YSABEL DE MAISONNEUVE, ANNIE TRAN ET ÉLISABETH JACQUES ; MASQUES : LES COMÉDIENS ET MARIA ADELIA ; MUSICIENS : JEAN-JACQUES LEMÊTRE, CARLOS BERNARDO CARVALHO, DOMINIQUE JAMBERT ET HSIEH I-JING (APPRENTIE) ; MAÎTRE DES TAMBOURS : HAN JAE SOK ; LUMIÈRES : CÉCILE ALLEGOEDT, CARLOS OBREGON ET JACQUES POIROT. AVEC UNE CINQUANTAINE D'ACTEURS DE LA COMPAGNIE. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU SOLEIL, PRÉSENTÉE À LA CARTOUCHERIE DE VINCENNES (FRANCE) À PARTIR DE NOVEMBRE 1999.



Tambours sur la Digue
Sous forme de pièce ancienne
pour marionnettes
jouée par des acteurs

Carton publicitaire de
Tambours sur la digue,
Théâtre du Soleil, 1999.

d'une pellicule caoutchoutée qui efface leurs traits – une sorte de bas nylon qui écrase le nez –, les obligeant à s'exprimer uniquement par des mouvements saccadés de la tête, du tronc et des membres supérieurs plutôt que par des gestes figuratifs. Si l'on ajoute à cela l'accent indéfinissable, d'un orientalisme d'opérette, qu'ils adoptent, le dépaysement est complet.

Contrairement aux personnages de la cour, les paysans tambourineurs sont « manipulés » comme des marionnettes à fils. Chacun est en effet relié par un fil à un manipulateur unique, perché sur une poutre au-dessus du groupe et qui tient dans ses mains un énorme écheveau. En fait, cette structure gigantesque met en jeu treize tambours, deux manipulateurs à fils, trois palanquiniers et leurs quatre manipulateurs.

Mais ce qui émerveille le plus dans *Tambours sur la digue*, c'est le jeu « marionnettique » des comédiens « portés ». Torse droit, bras et doigts aussi raides que s'ils étaient de bois, jouant d'un minimum d'articulations, ils font des gestes saccadés, sans la moindre rondeur. Les visages impassibles semblent empreints d'une très ancienne sagesse ; les yeux presque toujours fixes et quasi fermés (évoquant le plissement propre aux Asiatiques), les joues lisses et comme mortes, les acteurs ont appris à articuler la bouche seule. Certains masques (ou revêtements des visages) sont plus basanés que d'autres ; quelques-uns sont pourvus de rares poils de barbe ou de moustaches raides et épaisses, jamais platement naturelles, comme le sont les visages orientaux dans *Tintin*, ce qui ajoute une touche de fantaisie BD au conte. Enfin, précisons que les poses hiératiques des acteurs, dont on devine l'effort athlétique qu'elles exigent, s'accordent avec le texte aux phrases brèves et concises d'Hélène Cixous.

Tambours sur la digue est un spectacle onéreux : chaque acteur est doublé d'au moins un manipulateur, quand ce ne sont pas deux ou trois. Même les serviteurs, même

Baï Ju le marionnettiste, sont doublés de manipulateurs. La coordination parfaite entre le personnage et ses doubles semble résulter d'un travail d'une extrême rigueur. Mais cet immense investissement comporte plusieurs avantages, dont celui de permettre des entrées spectaculaires. Les personnages s'envolent avec légèreté, entrent en scène en sautillant et sortent toujours à reculons, en se répandant en d'innombrables courbettes. Les batailles apparaissent féroces : pour montrer le sang qui gicle, on expurge de la plaie un écheveau de fils rouges qui restent pendants comme des entrailles fumantes. Le jeu « marionnettique » permet aussi aux comédiens des deux sexes de jouer indifféremment, et parfois successivement, des rôles masculins et féminins. Ainsi, c'est une femme, Juliana Carneiro da Cunha, qui joue le Seigneur Khang (puissamment soutenue, note le programme, par ses manipulateurs : Jean-Charles Maricot, Sergio Canto Sabido et Alexandre Roccoli). C'est aussi la même qui fait, plus tard, la Marchande de nouilles. L'Architecte est joué successivement par Martial Jacques et Sava Lolov.

Le décor se compose d'une simple mais imposante estrade en bois massif, que parcourt une rivière. Au moment de l'inondation finale, tout le plateau est submergé. Au fond de la scène, des toiles tombent et sont enlevées, une à une, pour évoquer les différents lieux de la fable.

Reste la musique, constamment présente. Une fois de plus, Jean-Jacques Lemêtre fait l'homme-orchestre. Depuis *les Atrides*, que nous avons eu la chance de voir à Montréal à l'occasion du trois cent cinquantième anniversaire de la ville, son espace semble s'être sinon agrandi, du moins amplifié. Compositeur de tous les sons que l'on entend (à l'exclusion des tambours coréens, déjà évoqués), Lemêtre exécute sa musique en direct, avec deux assistants et une apprentie, asiatique. Celle-ci lui tend ses instruments au moment idoine, épongeant son front entre deux notes, lui présentant une corde à pincer, une flûte ou un archet, puis un verre d'eau le temps d'une gorgée, avant de lui donner un gong à frapper et de rattacher en arrière la longue chevelure du Maître qui s'essouffle. On dirait vraiment que tous ces gestes humbles, maternels de Hsieh I-Jing sont écrits *dans les notes de la musique*. Mais l'homme-orchestre ne fait pas que jouer des douzaines d'instruments qu'il a inventés : il chante. Plus exactement, il produit des vocalises en ce qui semble être à nos oreilles occidentales du coréen, de l'indien ou du chinois.

En définitive, le spectacle de trois bonnes heures est un régal. Comme d'habitude à la Cartoucherie, le public très nombreux peut assister à la préparation des acteurs avant la représentation, donc entrer dans l'enceinte plus d'une heure avant. On peut aussi se restaurer avant le spectacle, ainsi qu'à l'entracte et en fin de soirée. Naturellement, les plats asiatiques, d'une robuste simplicité mais succulents, étaient nombreux. C'étaient les comédiens qui nous les vendaient, tout simplement. Mais on trouvait aussi des boissons et des plats cuisinés africains ou portugais – et à lire les noms dans le programme, on comprend pourquoi. Sous l'admirable férule d'Ariane Mnouchkine, l'entreprise du Théâtre du Soleil se porte bien. **■**